

PREMIÈRE PARTIE : KANTOR

CHAPITRE PREMIER

REQUÊTE

Pour certains hommes, les signes occultes ont plus de sens que la réalité même.

À vingt-six ans, Kantor Ferrier fait partie de ces hommes. Cette perception de l'invisible est la seule trace qu'il conserve de son talent singulier de jadis ; un don qui, en l'élevant au-dessus des autres, lui a permis de survivre parmi eux : la faculté de s'introduire dans leur paysage mental, de l'étudier et même d'agir sur lui. Seulement, il l'a perdu depuis deux bonnes années. Bientôt trois. Certes, il n'en parle guère : mais que peut-on devenir quand on a détenu un tel pouvoir et qu'on s'en retrouve privé ?

Un observateur de chaque seconde, voilà. Un photographe d'art qui, en fixant sur sa pellicule la surface des choses, s'évertue à en rendre le mystère visible. Cela lui permet de gagner sa vie — ce n'est déjà pas si mal. Et cependant, il se sent comme un aigle dont on a brisé les ailes. Si ses yeux ne brûlent plus du feu sauvage de l'adolescence, ils n'en demeurent pas moins, dans leurs sombres orbites, emplis de ténèbres.

Pour l'instant, il est accoudé à la balustrade du balcon. Sa main gauche tient une enveloppe : arrivée la veille, pas encore décachetée. En bas, dans la lumière pâle du matin, des plaques de verglas font luire la chaussée. C'est un de ces dimanches de février où l'on ne sort de chez soi que frileusement, le temps d'aller chercher les croissants à la boulangerie du coin. Kantor contemple un moment les trottoirs, l'œil pensif. Puis son regard se déplace vers les jardins de l'Observatoire, où la fontaine Carpeaux se dresse d'un air souverain entre les squelettes des marronniers.

Et là arrive le signe qu'il n'osait attendre.

La plupart du temps, ledit monument n'a de fontaine que le titre. Son bassin, vide et récuré, est dominé par une haute sculpture figurant les Quatre Parties du Monde. Quelques dauphins descendent du socle, la gueule ouverte, tandis qu'au pied se cabrent huit chevaux marins de belle taille. Tournant le dos à la margelle, un cercle de grosses tortues contemple ce groupe, bouche bée. Le bronze et la pierre sont en général — surtout l'hiver — aussi secs l'un que l'autre. Mais aujourd'hui, pour on ne sait quelle raison, dauphins, chevaux et tortues crachent des jets d'une vigueur cristalline, dont les entrelacs transcendent la géométrie de l'ensemble.

Malgré la distance, Kantor est frappé par cette architecture sculptée dans le liquide, animée d'un mouvement statique, à la fois opaque et transparente. Une sensation bizarre l'assaille : une anxiété dont le motif lui échappe, mais qui le renvoie de façon obscure au cycle de la mort et de la vie.

Cette eau n'est pas censée jaillir ainsi, songe-t-il. Aucun doute : un changement se prépare.

Est-ce le froid ? l'émotion ? L'enveloppe frémit entre ses doigts. Il lui jette un regard méfiant. Depuis hier matin, il la prend, la repose, la prend à nouveau, sans pouvoir se décider à l'ouvrir. Pareille hésitation l'étonne, d'ailleurs. Il n'est pas homme à redouter une lettre, d'où qu'elle vienne. Et celle-ci a peu de chance de lui porter une mauvaise nouvelle : le nom de son expéditeur ne lui évoque rien.

Non. C'est juste ce putain de mot, en haut à gauche. Il me rappelle de tels souvenirs...

Ses yeux reviennent au sommet de la statue : les quatre figures humaines qui portent sur leurs épaules, bras levés, la Terre enserrée dans une cage sphérique ; et les geysers qui exaltent cette action immobile. Lui-même, si longtemps, s'est senti ployer sous le poids du monde — un monde mort, un monde de cendres, dont il était le dernier témoin. Impossible de l'oublier... Jusqu'à ce mot, sur l'enveloppe, qui vient le lui rappeler ! Est-ce que la vie, comme le prétend la fontaine, se nourrit de son propre ruissellement en un cycle voué à se répéter à jamais ?

« Ohé ! lance la voix claire d'Iris. Le petit déjeuner est prêt... Ne reste pas dehors. Tu vas attraper la crève ! »

L'appartement des Angernal baigne dans le clair-obscur. Octave et sa sœur ont beau avoir déplacé les meubles, deux ans plus tôt, pour y accueillir leur ami en lui offrant chambre et labo photo, l'ombre de leurs parents y pèse toujours. Celle du père, surtout. Yann Angernal, ce philosophe d'exception, lauréat du prix Athèneum en 1981, mort dans un accident cinq ans plus tard, et dont chacun d'eux a porté le deuil à sa manière : Iris en sacrifiant sa carrière de violoniste à la gestion de l'héritage paternel, Octave en rejetant le monde des idées pour pratiquer la sculpture du verre, Kantor en tâchant d'appliquer les préceptes de cet homme dont il aurait voulu être le fils.

La salle à manger, par exemple : la table n'est pas dressée comme on pourrait l'attendre, en 1992, chez trois jeunes gens si créatifs. Un esprit étrangement désuet y règne : le service en porcelaine années trente dont aucune pièce, des soucoupes à la cafetière, ne porte d'ébréchure ; la corbeille en argent où, sur un carré de lin,

s'amoncellent croissants et brioches ; les ronds du même argent qui entourent les trois serviettes de coton écru, assorties à la nappe.

Quelque chose, ici, a cessé de vivre. Après sa vision de la fontaine, cela frappe Kantor tandis qu'il s'assied à sa place — toujours la même. Il le voit dans le visage souriant et pâle d'Octave, dans le regard bienveillant et triste d'Iris, dans la tranquillité de leurs gestes — eux aussi toujours les mêmes.

« Elle sort d'où, cette enveloppe ? lance le jeune sculpteur. Tu reçois du courrier le dimanche, maintenant ?

– Je l'ai eue hier.

– Et tu ne l'as pas ouverte ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Pas envie. »

Il la jette sur la table, assez près d'Iris pour que celle-ci puisse s'en saisir. Tandis qu'il se sert en jus d'orange, café et viennoiseries, elle lit à voix haute le nom de l'expéditeur :

« Dr. Nicolas Trebern, médecin psychiatre, clinique des Troènes, avenue Reille, Paris XIV^e... Qui est-ce ?

– Aucune idée. »

Octave prend l'enveloppe des mains de sa sœur, la tourne et la retourne :

« Et tu n'es pas curieux de le savoir ?

– Mmmph. »

Les deux Angernal échangent un regard.

« Allons, fait doucement Iris. Tu as ta tête de loup-garou. Dis-nous ce qui te tracasse. »

Kantor avale son croissant et hausse les épaules :

« Les psychiatres. J'en ai vu un tel paquet, quand j'étais gosse... Rien que le mot, j'ai la migraine. »

Il fronce les sourcils, puis ajoute à contrecœur :

« Pourtant, ce nom, Nicolas Trebern : ça me rappelle quelque chose. J'ai dû le rencontrer — mais lequel était-ce ? Oh, merde ! Je voudrais oublier ce boxon une fois pour toutes. »

Le frère et la sœur gardent le silence. À l'époque, ils ne le connaissaient pas encore. Mais ils savent bien ce qu'il a traversé. L'Ordre du Fer Divin, où il a vu le jour et grandi. Le suicide de la secte par le feu en septembre 1978. Et lui, le fils du gourou, âgé de douze ans à peine, seul rescapé de cet holocauste...

Quand il s'agit d'elle-même, Iris ne prend pas toujours les bonnes décisions. Mais à propos de Kantor, elle a un instinct très sûr. Lorsqu'il relève la tête et qu'elle voit dans ses yeux la noirceur des mauvais jours, elle n'hésite pas. À l'aide d'un couteau à dessert, elle ouvre d'un trait l'enveloppe. Puis elle sort la lettre, la déplie et la lui tend :

« Allez... Un peu de courage. Fais-nous la lecture. »

Sur le papier, le jeune homme découvre une écriture émeraude aux caractères plutôt élégants. Encouragé par son aspect — peut-être ce vert est-il un signe d'humanité —, il prend une respiration et s'exécute.

Bonjour,

Je ne sais pas si vous vous souviendrez de moi. Nous nous sommes rencontrés il y a une dizaine d'années. Vous étiez un enfant ; et moi, je débutais dans ce métier. Vu mon inexpérience, je crains fort de ne vous avoir été d'aucun secours. Cependant, je m'étais rendu compte que vous possédiez un talent assez rare : un don de pénétration mentale. Un de mes collègues de « La Clairière », le Dr. Bergeron, me l'a récemment confirmé. C'est en y repensant ces jours-ci que l'idée m'est venue de vous contacter...

« Mon talent ?... raille Kantor. Il ne va pas être déçu !

– Continue », chuchote Iris.

J'ai en ce moment dans mon service un patient atteint d'une psychose atypique. De façon inexplicable, ses changements de personnalité affectent non seulement sa conduite mais aussi sa morphologie : au niveau du visage comme du corps. Il se trouve dans cet état depuis quatre ans, en réaction — semble-t-il — à un violent choc émotionnel. Par la suite, il a séjourné dans différents établissements psychiatriques. Mais j'ai l'impression que, trop souvent, on a vu en lui un objet d'étude plutôt qu'une personne en détresse — ce qu'il est d'abord. Ici, pour l'instant, il demeure réfractaire à toute forme de thérapie. D'où cette lettre, par laquelle je me permets de solliciter votre aide...

« Mon aide, maintenant, grince le jeune homme. C'est lui qui a besoin qu'on le soigne !

– Tttttt ! fait Octave, une lueur dans le regard. Il m'a l'air plein de bon sens, au contraire. »

Le Dr. Bergeron m'a décrit la manière dont vous avez aidé un de ses patients, en 1989, à sortir d'un état de gel catatonique. J'ai beaucoup réfléchi à cette intervention, remarquable à bien des égards. Le malade dont je vous parle présente des symptômes beaucoup plus graves. Je n'ose espérer que vous ayez sur lui un effet si

salutaire. Mais si vous acceptiez de le faire bénéficier de vos capacités, cela me permettrait de mieux le comprendre ; donc de le traiter de manière plus appropriée et de soulager ses maux — qui sont considérables. Je ne peux vous dire à quel point je vous en serais reconnaissant.

En espérant que cette démarche ne vous paraîtra pas déplacée, je vous adresse mes salutations les plus cordiales,

Nicolas Trebern

L'œil incandescent, Kantor considère la lettre comme s'il voulait la réduire en fumée. Puis il entreprend de la relire, une fois, deux fois, les dents serrées, la poitrine soulevée par des spasmes incoercibles. Après quoi il la plie, la remet dans son enveloppe et la pose sur la nappe.

« Passe-moi le café », dit-il à Octave.

Tout en se servant, il continue à réfléchir d'un air sombre. Lorsque Iris, qui l'observe avec attention, parvient enfin à rencontrer son regard, elle en profite pour briser le silence :

« Tu te souviens de lui ? »

Il hoche lentement la tête :

« Je crois, oui. J'en ai vu beaucoup. De vieux schnocks, dans l'ensemble. Sauf un qui était tout jeune : un rouquin, plutôt gentil. Il me semble bien qu'il s'appelait Nicolas. »

Et, avec un petit rire :

« Ça ne nous a menés à rien, mais au moins, il ne m'a pas emmerdé : il était presque aussi paumé que moi. »

Pendant un moment, le menuet des croissants et des brioches reprend ses droits. Le soleil de février, en entrant par la fenêtre, fait peu à peu glisser sur le plancher une tache en forme de visage.

« Tu vas aller le voir ? » reprend Iris.

Kantor lâche un soupir :

« À quoi bon ? Mon pouvoir, je ne l'ai plus. Vous le savez aussi bien que moi.

– Justement, déclare Octave en se penchant sur la table. Ce serait peut-être l'occasion de le retrouver.

– *Hein ?...* »

Silence. L'horloge comtoise sonne dix heures avec un sérieux de majordome. De l'œil, le frère et la sœur s'interrogent sur la conduite à suivre.

« Écoute, attaque Iris. On ne t'en a jamais parlé. Mais il y a une chose dont nous sommes presque sûrs.

– Laquelle ?

– Ton pouvoir... D'accord, il était spécial, mais pas tellement plus que les sens — ou n'importe quelle faculté. Qui nous dit que tu l'as perdu pour toujours ? Il y a des aveugles qui retrouvent la vue ; des paralytiques qui remarchent. Puisque tu l'avais à la naissance, il est inscrit dans tes gènes. Et il a disparu un jour très spécial : quand tu as revêtu l'autodafé de l'Ordre du Fer Divin. On serait traumatisé à moins. Si ça se trouve, il n'est que bloqué — jusqu'à nouvel ordre. Il suffirait de trois fois rien pour que tu le récupères. »

Sous la table, les poings de Kantor se sont crispés :

« Aucune chance.

– Tu n'en sais rien, et nous non plus. Mais ce psy, justement : s'il veut que tu lui donnes un coup de main, il faut d'abord qu'il te le rende.

– Je ne vois pas comment. »

Plus ses amis essaient de le convaincre, plus il se bute. Sous son crâne, en secret, une machine s'est mise en marche : les engrenages du passé qui lui rappellent sa naissance, son nom, son histoire ; ses incursions de rapace dans l'esprit des autres ; son adresse à les explorer, s'approprier leur savoir, les manipuler sans qu'ils s'en doutent. Jamais vu, jamais pris. Encore que... Et une redoutable nostalgie lui vient : une de ces lames de fond auxquelles il est si tentant, parfois, de s'abandonner.

« Ça suffit, tranche-t-il. Je vous dis que c'est impossible. »

De nouveau, avec cette même lueur, Octave le défie du regard :

« Tu as peur du contraire, oui !

– Quelle idée...

– Allons ! Tu t'es résigné à n'être qu'un homme comme les autres. Depuis 89, tu mets toute ton énergie à l'accepter. Mais au fond de toi tu en souffres. Ose dire le contraire.

– Absolument pas.

– Tu mens très mal », observe Iris.

Il secoue la tête avec colère :

« Lâchez-moi ! Je n'ai aucune envie de redevenir comme avant. J'étais un monstre. J'ai trempé dans des crimes, vous l'oubliez un peu vite.

– Tu m'as sauvé, répond Octave. Ça n'avait rien d'un crime.

– Et j'y ai brûlé ce foutu pouvoir. Paix à ses cendres ! »

Le jeune Angernal a un sourire roublard. Sur sa joue, sa fossette de jadis se profile nettement, comme pour rappeler à Kantor qu'il le connaît mieux que personne.

« Aujourd'hui, il y a un déjanté qui a besoin que tu l'aides. Comme tu m'as aidé à l'époque où je me prenais pour un iceberg. Je te demande d'essayer. Juste cela : essayer. Je ne sais pas si tu réussiras. J'ignore même si tu peux retrouver ton pouvoir. Mais moi, je m'en veux toujours de t'en avoir privé. Ça t'étonne, hein ? Eh bien oui : je ne me le pardonne pas... Alors, au nom de notre amitié, réfléchis...

– Je suis fatigué de réfléchir.

– Non. Tu en as marre d'être en morceaux, amputé, séparé de toi-même. Il est temps qu'on te recolle. Cette lettre, c'est un signe. Et tu le sais. Sinon, pourquoi avoir tant hésité à l'ouvrir ? »

La fontaine... songe Kantor. *La fontaine... Elle coule. Et moi je suis un brasier éteint. Est-ce que l'eau soigne les cicatrices du feu ? Est-ce que la vie renaît dans un champ calciné ?*

« On verra », lâche-t-il.

Se renversant sur son dossier, il s'étire, les mains croisées sur la nuque, les yeux clos.

Sur l'écran sombre de ses paupières, cependant, il voit se déployer sans relâche la danse lumineuse des jets d'eau.

CHAPITRE II

SCRUPULES

Avec son crépi jaune paille, ses encorbellements et ses baies vitrées, la clinique des Troènes pourrait être une maternité ou un centre de chirurgie plastique ; voire un vieil hôtel recyclé en maison de retraite. Rien ne trahit sa vocation psychiatrique. Rien n'assure non plus que les buissons racornis des plates-bandes qui encadrent l'entrée soient les troènes en question. En juin, leur parfum en dira peut-être davantage. Pour l'heure, ils hibernent avec une conviction de momies sans livrer aucun indice.

Les boîte à psy, rumine Kantor en gravissant les trois marches du perron, j'aurai vu toute la gamme : de la prison au club des solitudes. Façades neutres. Fenêtres cadénassées. Murs bâtis sur du silence.

L'intérieur est à l'avenant : feutré comme un dédale antique, avec son défilé de spectres dont on ignore de quel songe ils émergent, et même s'ils en sortent jamais. Seuls les porteurs de blouses blanches semblent savoir où ils vont et pourquoi. Les autres, vêtus de tenues diverses, allant du pyjama au costume élimé en passant par la robe sac, ont le pas traînant, l'œil vague et une nette tendance à vous accoster au passage — ce dont Kantor les dissuade aussi sec. Les plus atteints, fagotés dans des châles criards, des pulls mis à l'envers, des gilets boutonnés lundi avec mardi, en proie à des hantises grotesques, réinventent le bestiaire de la déchéance. Ultime détail, l'odeur qui baigne l'ensemble mélange si bien la crasse, le désinfectant, le ragoût, le vomi, la sueur et la résignation qu'on la devine en place depuis des siècles.

Le secrétariat du Dr. Trebern, par contraste, a l'air d'une oasis : c'est une loge bleu turquoise ornée d'eaux fortes où trône une brune du nom de Marie-Luce, niçoise à défier le bonhomme Hiver. Ayant accueilli Kantor d'un sourire pimpant, elle s'empresse de lancer son nom dans l'interphone.

Et le voilà dans le bureau fatidique.

Plus de douze ans après, Nicolas Trebern reste le même rouquin, plutôt pâle, plutôt mince, dont la chaleur cache mal une certaine réserve, et la timidité une force inattendue. Sa poignée de main est ferme — ni trop, ni trop peu ; les montures de ses lunettes, presque invisibles. Aux abords de la quarantaine, il garde quelque chose de curieusement juvénile. Ses gestes et sa voix suggèrent une recherche constante de l'harmonie, en lui-même comme avec les autres. Autant de détails qui rappellent au jeune homme le cocktail espoir/échec que fut leur première rencontre.

Le bureau, avec son papier ivoire et ses meubles en teck, paraît s'être mis au diapason de son occupant. Malgré leur apparente neutralité, les gravures accrochées aux murs livrent bientôt leur secret à Kantor. Partitions de la Renaissance, ballerines impressionnistes, portrait de Chopin, métronome tracé à la pointe sèche : voilà qui traduit un amour certain de la musique. Ce psychiatre-là a plus d'une corde à son piano.

« Asseyez-vous. C'est gentil d'avoir accepté de venir. »

Du calme, toubib : pour l'instant, je ne t'ai rien promis.

Le garçon se cale dans le fauteuil indiqué. Durant quelques secondes, ils s'observent avec la circonspection de deux vieux amis en froid. Puis Nicolas ôte ses lunettes et mordille une des branches, comme s'il cherchait la meilleure méthode d'approche.

« Vous avez changé, dit-il enfin. Plus encore que je ne m'y attendais. À l'époque, vous étiez un gamin aux abois. Terrifié par le monde. Non sans raison, d'ailleurs. En même temps, on sentait chez vous un vrai potentiel. De toute évidence, vous l'avez développé. Bravo... Quand je vois l'homme que vous êtes devenu, je suis ravi. »

Kantor a une moue prudente :

« Je croyais que rien ne pouvait toucher un psychiatre.

– Oh... On peut garder un zeste d'humanité. »

Devant ce mélange d'assurance, de modestie et d'humour, le visiteur se détend un peu.

« Vous êtes photographe, je crois ? reprend Nicolas.

– Oui.

– Très astucieux. Un don de ce genre, je me demandais à quel métier il pourrait vous conduire. Photographe : oui, bien sûr. Un choix logique. Mais je n'y avais pas pensé. Je vous aurais plutôt vu... dans un secteur proche du mien. Pouvoir explorer l'esprit des autres, sacré outil pour leur venir en aide. Vous vous en êtes servi, n'est-ce pas, pour aider votre ami — le fils de Yann Angernal ? »

Kantor acquiesce avec froideur. Cette évocation de son pouvoir — de son infirmité — le met mal à l'aise.

« Parlez-moi de votre patient », tranche-t-il.

À travers la baie, on a une vue plongeante sur le parc Montsouris. Rien de bien réjouissant, à vrai dire. L'hiver y règne autant qu'ailleurs. Hormis quelques conifères, les arbres y sont aussi noirs, aussi déplumés que dans les jardins de l'Observatoire. Même le bout de lac qu'on aperçoit est au bord de la congélation : un degré de moins, et les canards seront piégés.

Nicolas, cependant, a d'autres soucis que l'avenir des palmipèdes :

« Ce type s'appelle Alvar Cuervos. La trentaine. Aucune famille. La seule personne qui s'intéresse à lui, c'est sa compagne : Yorenn Algeiba. Une sorte de panthère, mi-acrobate mi-actrice. Vous la verrez tout à l'heure. Depuis qu'il a basculé, en août 1988, elle se bat pour le tirer d'affaire.

– Basculé... d'un coup ?

– Oui. Du jour au lendemain. À l'époque, on l'a catalogué comme psychotique. Mais à mon avis, il s'agit d'autre chose. Ses symptômes sont trop complexes.

– Hmm. Moi aussi, on m'a traité de psychotique. »

Le rouquin hausse les sourcils :

« Drôle d'idée... Jamais rien senti de tel chez vous.

– Et chez lui ?

– Sa personnalité a disparu : enfouie sous d'autres personnalités qui ont pris le contrôle de son esprit. Et de son corps. Lui, on ne sait plus trop où il est. Quand il dort, il a toujours la même apparence : celle d'un homme robuste ; avec des traits bien à lui — pour autant qu'on puisse en juger. Quand il se réveille, en revanche...

– Eh bien ?

– Ça dépasse l'entendement. Il oscille entre une multitude d'aspects. Sa physionomie change. Sa morphologie se transforme. Du coup, il souffre d'une hyperthermie constante : sa température ne descend jamais en dessous de quarante degrés. »

Décidément... Octave était glacé. Celui-là brûlant. On me colle toujours les cas extrêmes.

« À cause de ça, il ne supporte pas d'être habillé. Un boxer-short, et basta — même quand il gèle. Mais lorsqu'une de ses personnalités prend le dessus, elle crée autour de lui un simulacre de vêtements : comme un hologramme. Les habits qu'elle choisirait si elle était réelle. Vous comprenez ?

– Pas trop... C'est quoi, ces *personnalités* ? Il en a beaucoup ?

– J'en ai repéré cinq. Je leur ai même donné des noms. »

À mesure qu'il les énumère, Nicolas déplie les doigts de sa main gauche :

« Le barde. La femme. Le soldat. La petite fille. Le rebelle. »

Et il ajoute avec un soupir :

« Par dessus le marché, ils n'ont pas l'air de s'entendre. D'où des crises impressionnantes. On ne peut y mettre fin qu'en le bourrant de calmants. Ce qui n'est pas une solution. »

Kantor réfléchit une seconde.

« Et sa compagne, dit-il. Elle ne sait pas ce qui lui est arrivé ?

– Je pense que si. Mais elle n'en parle qu'à mots couverts. J'ai beau tenter de l'appivoiser, rien ne marche : toujours prête à sortir les griffes. Et puis le peu qu'elle révèle est si étrange...

– Étrange ?

– Je ne suis pas superstitieux. Ni porté sur l'occultisme. Rien de ce genre. Elle, en revanche... Comment dire ? À l'en croire, Alvar serait victime... d'une espèce de possession.

– Holà...

– Comme si des spectres l'avaient envahi. Et le persécutaient.

– Mais ils viendraient d'où ?

– Aucune idée : c'est pour ça que j'ai besoin de votre aide. »

Le jeune homme plisse les lèvres. Vu l'imposture mystique dans laquelle son père l'a élevé, cette histoire résonne en lui de façon pénible. Certes, Nicolas lui est sympathique, et le sort du *cinglé* ne le laisse pas indifférent. Mais il sent toujours au fond de lui ce gouffre noir : le sentiment de sa déchéance.

« Je voudrais bien, marmonne-t-il en laissant son regard errer parmi les gravures murales. Seulement, il y a un problème.

– Lequel ?

– Ce fameux pouvoir... Je l'ai perdu. »

Un psychiatre digne de ce nom doit savoir garder son calme. En toute circonstance. De ce point de vue, Nicolas Trebern est un parfait professionnel. Devant l'aveu de Kantor, il se borne à remettre ses lunettes, en homme décidé à comprendre la situation.

« Il faudrait que vous m'en disiez davantage sur ce *pouvoir*. En quoi il consiste exactement. Si vous l'avez toujours eu. Et pourquoi vous pensez ne plus l'avoir. »

Le photographe se rembrunit. Se replonger dans sa jeunesse n'est pas un de ses jeux favoris. En général, c'est plutôt elle qui le submerge, même s'il a appris à la tenir à distance... N'importe. En venant ici, il savait à quoi il s'exposait.

« Je l'avais à la naissance, oui. Un cadeau de mon père. Il était maître dans l'art de pénétrer l'esprit des gens. Et de les plier à sa botte. Moi, j'ai essayé de mieux me conduire. Encore que. Lâché dans la nature, il a fallu que je me débrouille. Au lycée, le cerveau des profs m'en a appris davantage que les bouquins. Une seule virée, et hop ! j'avais toutes les réponses. Plus tard aussi, pour gagner ma croûte, ça m'a bien aidé. Pas toujours de façon morale, d'accord : mais je n'avais pas le choix. »

D'une voix un peu enrouée, guidé par les questions de Nicolas, il évoque les facettes de ce don qui, si longtemps, lui a tenu lieu d'identité — du moins, vis à vis de lui-même. Tout lui revient : ses incursions dans le regard des autres ; le paysage mental qu'il découvrait derrière ; les connaissances qu'il en retirait ; les perturbations qu'il pouvait y introduire. Vertige... Vertige... À mesure qu'il en parle, il sent la nostalgie l'envahir, comme au souvenir de ces îles merveilleuses, empourprées d'or, baignées d'ivresses nocturnes, où l'on sait qu'aucun bateau ne nous ramènera jamais.

« À quoi bon ? tranche-t-il. C'est terminé, de toute façon.

– Depuis quand ?

– Votre collègue ne vous l'a pas dit ? Pour sortir Octave du gel, j'ai dû revivre le grand feu de joie.

– Celui de 1978 ?

– Mmm. »

Et, avec un pâle rictus :

« Je m'y suis brûlé les ailes. »

De nouveau, Nicolas ôte ses lunettes. Il les fait tourner entre ses doigts d'un geste machinal. Puis il les pose sur la table et se penche vers son visiteur :

« Une catharsis pareille, ce n'est pas facile à gérer. Surtout si personne ne vous y aide. Je conçois que votre pouvoir en ait été ébranlé ; voire bloqué pour un moment. Mais de façon définitive ? J'ai du mal à le croire. Il est inscrit dans vos gènes. À mon avis, on doit pouvoir le restaurer. »

Kantor se frotte le menton d'un air pensif.

« Tiens ! fait-il. Iris m'a dit exactement la même chose.

– Iris ?

– La sœur d'Octave. On vit ensemble tous les trois.

– Ah... Yann Angernal avait aussi une fille ?

– L'aînée. Elle jouait du violon comme personne. Mais elle a tout arrêté à sa mort... Bons ou mauvais, nos pères ne nous ont pas porté chance.

– Parlez-moi encore de votre. Son pouvoir : vous savez comment il l'avait acquis ? »

La haine altère brièvement les traits du jeune homme :

« Mouais... Une espèce d'overdose. Au Pérou, dans les années soixante. Trois jours de coma. Quand il en a émergé, il était *différent*. Il avait cette faculté... Je n'en sais guère plus.

– Une overdose... de quoi ?

– Cuoca'yotl. »

Nicolas se renverse dans son fauteuil. Il considère son interlocuteur d'un air pénétré. Puis il lui adresse un bon sourire :

« Je pense qu'il s'agit d'un blocage — sans doute moins grave qu'il n'y paraît. Le principe actif du cuoca'yotl a été isolé il y a quelques années. On peut se le procurer dans plusieurs laboratoires. Pour réparer les dégâts, une dose minime devrait suffire.

– Minime ?

– Catalytique, homéopathique : à votre guise. Assez pour réactiver votre système. Pas trop pour éviter de vous démolir... Cela, bien sûr, à condition que vous soyez d'accord ? »

Kantor demeure interdit :

« Que je... sois ?... » bredouille-t-il.

Seigneur ! La pièce s'obscurcit. L'ombre se met à tourner. *Des ailes noires. Un corbeau gigantesque.* Il se cramponne aux bras du fauteuil. *Ne pas trembler. Ne pas défaillir.* Ses mains sont glacées. *Moi, et personne d'autre.* La nuit poursuit son mouvement. *J'y ai droit. Pour le pire et le meilleur.* De vagues étoiles commencent à apparaître. *Redevenir un danger public.* Un visage émerge. Bienveillant. *J'ai sauvé Octave.* Peu à peu, le jour revient. *Kantor, fils de Fercaël.* Il avale sa salive avec peine.

Puis se force à répondre :

« Si je suis d'accord, dites-vous ? Je... Je ne sais pas trop... Réveiller les démons, ça peut être dangereux. »

Plus tard, après lui avoir laissé le temps de s'expliquer, de formuler ses désirs, de faire le tour de ses craintes, Nicolas appuie sur la touche bleue de l'interphone.

« Marie-Luce, demande-t-il. Est-ce que Mlle Algeiba est arrivée ?

– Depuis dix minutes », répond la voix chantante de la secrétaire.

De l'œil, il interroge son vis-à-vis. Celui-ci, après une légère hésitation, incline la tête.

« Faites-la entrer, dit le médecin. Merci. »

Survient alors une jeune femme en blouson molletonné, jean et bottes de peau. *La petite amie du cinglé.* Au jugé, Kantor lui donne vingt-huit ans. Rien d'aimable dans le regard qu'elle lui jette. Rien d'hostile non plus. Juste une attention chargée de méfiance. Impression que confirme la beauté dure de ses traits, creusés par les épreuves. Tout en le dévisageant, elle rejette avec hauteur ses cheveux en arrière.

« Yorenn Algeiba... Kantor Ferrier... » énonce Nicolas.

Sa poignée de main lui ressemble — sèche, déshumanisée, et cependant présente. Le psychiatre l'a bien définie : une *panthère*.

« Nous avons deux problèmes, reprend-il avec calme. D'une part, le pouvoir de Kantor est en panne. De façon temporaire, à mon avis : je peux le lui restituer. Sauf qu'il n'est pas certain de le vouloir... D'autre part, Yorenn a vu trop de gens aux intentions parfois douteuses se pencher sur le cas d'Alvar. Elle n'est guère décidée à l'exposer à un nouveau traitement. Surtout expérimental... Il faut que nous fassions mieux connaissance. »

Durant le quart d'heure qui suit, il leur explique en détail les avantages et les risques de l'entreprise. Pour le patient comme pour le télépathe. Tandis qu'il parle, les deux jeunes gens s'observent à la dérobée. L'un pose une question. L'autre se renfrogne. Celui-ci plisse les paupières. Celle-là se mord les lèvres. Puis, soudain, sans que rien l'ait laissé prévoir, ils échangent un regard plus soutenu où passe un obscur message.

Nicolas réprime un sourire. Mais à partir de là, l'air détaché, il stimule cet embryon de lien jusqu'à l'amener au point voulu : une complicité presque consciente *contre lui*.

« Voilà, conclut-il. Vous savez tout. Je n'ai qu'une chose à ajouter : l'un comme l'autre, vous n'aimez ni la psychiatrie ni les psychiatres. Et cela pour d'excellentes raisons. Je ne compte pas les contester, ni même influencer vos choix. Je vais juste vous faire une suggestion. Peu orthodoxe. »

Et devant leur surprise, il ajoute :

« Entre nous, l'orthodoxie n'a jamais été mon fort... Passons. Ce que je vous propose, c'est d'aller en parler ensemble. Sans moi. Dans le parc ou au bistrot du coin, comme vous voulez. Quand vous aurez pris une décision, vous me la communiquerez. On agira en conséquence. »